

également d'un horrible papier-velours vert, dont quelques tableaux et photographies, accrochés ça et là, ne servent qu'à faire ressortir davantage la vulgarité.

Un énorme poêle en faïence remplit tout un coin de cette pièce, dont l'autre est occupé par le piano. Un immense canapé, la table que nous avons déjà mentionnée et les chaises rangées avec symétrie contre le mur, tel est l'ameublement de ce soi-disant salon.

Sur le canapé, une dame d'un certain âge est majestueusement assise; elle écoute les compliments d'un officier d'infanterie, qui a l'air d'accomplir héroïquement un devoir pénible; deux ou trois femmes encore trônent sur des fauteuils. L'une d'elles est la maîtresse de la maison, laquelle s'empare de vous et vous présente à la souveraine du canapé, en disant d'une voix sépulcrale à force d'être pénétrée de la grandeur du titre qu'elle va prononcer: »Son Excellence madame la générale de X...« Elle ne vous laisse pas entamer une conversation avec cette étoile, mais elle continue à vous nommer: »Madame la conseillère privée, Madame la colonelle«, et finalement vous présente sa fille, en ajoutant: *das ist mein Lischen*: c'est ma Lise. Après cela, vous êtes libre, et vous vous demandez avec terreur ce que vous allez devenir pendant les deux mortelles heures que vous devez passer dans cette cage.

Toutes ces dames ont un ouvrage de tricot en main, paraissent absorbées dans une conversation où le prix de la viande et des œufs joue le principal rôle. Elles semblent être sur un pied de stricte cérémonie les unes vis-à-vis des autres et s'appellent par tous leurs titres, sans oublier, dans aucune de leurs phrases celui d'excellence ou de très gracieuse dame. De désespoir, vos yeux se portent sur la table; vous découvrez qu'elle est jonchée de livres, de brochures et de journaux. Une espèce de lumière commence à se faire dans votre esprit; bientôt la maîtresse de la maison vous propose d'aller fumer avec ces messieurs, vous acceptez, et soudain vous vous trouvez, en entrant dans une autre chambre, transporté dans un autre monde. Tous les hommes dans la société desquels vous tombez sont des gens instruits, polis, bien élevés, quoique ignorants des menus usages du grand monde, occupés, ayant tous leur travail réglé, coordonné, capables de juger sainement les mouvements littéraires et scientifiques de leur époque. Ils n'ont pas le poli, le vernis superficiel de la haute société qui se réunit au palais d'*Unter den Linden* et qui fait le plus bel ornement des jeudis de l'impératrice; ils ne savent pas nouer leur cravate, et la forme de leur redingote date des dernières années de l'Empire; mais ils ignorent les petits cancans qui se colportent dans l'entourage de l'empereur. Ils ont le cœur simple, les manières timides;